

Deux heures sonnaient quand je me remis au travail. Avant tout, consciencieusement, je m'occupai à refaire le lit : il était inadmissible que le comte se soit couché avant de se pendre et qu'il se soit levé et rhabillé ensuite pour exécuter son sinistre projet. — Le lit fait, j'ouvris le secrétaire. Après les avoir attentivement examinés un par un, je fis un grand feu des papiers qui pouvaient être compromettants. Le suicide expliquait cet autodafé. Quant aux pièces sans importance, je les respectai et négligemment, je jetai dans un tiroir le cahier de papier à lettres et le feuillet d'où j'avais détaché mon faux. Il me fallut tout mon courage pour m'approcher du pendu et glisser dans la poche de son veston mon chef-d'œuvre de Calligraphie.

Il ne me restait plus qu'à prendre l'argent : ce ne fut ni long ni difficile, j'avais la clef du coffre-fort, la précieuse ceinture et la sacoche s'y trouvaient puissamment gonflées. Je m'en emparai, ayant soin de respecter les quelques rouleaux d'or qui gisaient auprès d'elles et qui, par leur volume et leur poids, m'auraient embarrassé.

Ma tâche était achevée. Un dernier travail de mise en scène pour dissimuler toute trace de violence, et je n'avais plus qu'à aller enterrer "ma" fortune. Je laissai telle quelle la chaise que le comte avait renversée dans ses convulsions—elle faisait très bien ainsi. — La bougie brûlait, je la laissai brûler—cela ajoutait à la vraisemblance et, satisfait de mon œuvre, je descendis dans le parc.

Oh ! quelle nuit ! quelle affreuse nuit ! Les éclairs m'éblouissaient : la foudre m'assourdissait : furieuse, la pluie me fouettait le visage, m'avenglait, rendant plus difficile encore ma course à tâtons dans la nuit. Le vent, le vent surtout me glaçait de peur ; ses lamentations déchirantes semblaient arrachées de la poitrine des damnés. Les arbres, en grandes ombres noires aux formes fantastiques, se tordaient dans la tempête et, humbles, se courbaient—laissant passer la colère des cieux.

Enfin, je gagnai la grotte. Hâtivement je cachai mes richesses au fond du trou sous la dalle. Dans le ruisseau qui courait près de là je vidai ce qui me restait de chloroforme, et j'enfonçai la fiole dans le lit même du ruisseau, au milieu d'une touffe de roseaux. . .

A quatre heures seulement, je rentrai au château. Tout était fini. Il ne me restait plus qu'à chercher dans le sommeil les forces nécessaires pour supporter les fatigues morales du lendemain.

Oh ! ce lendemain ! Je ne m'étais pas trompé sur les conséquences de mon crime. Sans me flatter, je puis dire que j'ai poussé l'art du comédien à ses dernières limites. On fit enquêtes sur enquêtes, vous en pouvez maintenant apprécier la vanité des résultats. Elles n'aboutirent qu'à démontrer plus sûrement le suicide de mon maître. Tout d'abord, on vit mieux, on eut vent d'un meurtre : les soupçons s'égarèrent un peu sur tout le monde, moi-même je n'en fus pas exempt, mais bientôt on se ravisa et l'on me fit des excuses que j'acceptai très dignement.

Le doute pouvait-il subsister du reste, devant la preuve irréfutable du suicide qu'on avait trouvée sur le comte lui-même ? Qu'on l'accuse personne de ma mort. Je suis ruiné, je me tue. Je demande pardon à ma femme et à mon enfant. Je fais appel au dévouement d'André, mon secrétaire, pour régler mes derniers comptes et satisfaire mes créanciers avec les quelques milliers de francs qui me restent."

Le pauvre comte ! Il fut prouvé qu'il avait dû se tuer de sang-froid, dans la plénitude de ses facultés, car son

écriture conservait tout son "charme," toute son "improbable distinction." Tel fut du moins, l'avis d'experts qui sont gens de science et de profond mérite comme chacun suit.

Qu'ajouterai-je ? Vous connaissez mieux que moi ce qu'il advint de tout cela. Le comte de Maleplaine m'avait imité dans son mariage—ce n'est qu'alors que je l'apprenais. — Il avait épousé une jeune fille très noble, il est vrai, mais très pauvre. Elle était de plus orpheline : c'est peut-être là, d'ailleurs, la considération qui avait déterminé le comte à l'épouser. Je me montrai plein de sollicitude et d'attentions à l'égard de la malheureuse comtesse qui vivait modestement de la charité de ses parents éloignés et des quelques milliers de francs laissés par son père dans le coffre-fort. Ma conduite auprès de la triste veuve ne recueillit partout que louanges et sympathie ; ainsi, quand, les larmes aux yeux, je vins annoncer à mon ex-maitresse mon départ pour l'Amérique, oubliant toute pudeur de caste, elle se jeta dans mes bras, me supplia d'abandonner ce projet, dont l'accomplissement la privait de son meilleur, de son unique ami. Elle fut très touchante, mais je restai inébranlable. Depuis un mois j'étais en possession de "ma" fortune : la prudence m'avait fait jusque-là en différer l'exhumation, elle me conseillait aussi de partir et je partis.

J'eus une dernière entrevue avec la comtesse. Echange de part et d'autre de regrets, de souhaits de se revoir, de promesses de correspondances suivie, derniers serrements de cœur, dernières larmes, derniers adieux. . . et, le lendemain, mon fils et moi faisions voile vers le nouveau monde.

II

. . . Je viens de me regarder dans la glace : j'ai vraiment une bien belle barbe grise.—Je ne m'étonne point que mon avocat en ait tiré de si puissants effets oratoires.

Je n'avais pas cet air vénérable lorsque je débarquai à New-York ; aussi pour satisfaire aux questions gênantes, fidèle à la logique de mon plan, je cherchai en premier lieu à fabriquer un *acte de naissance* à ma fortune. En vérité, dans ce pays-là, rien de plus aisé. Je me dirigeai vers la Californie et, chemin faisant, je me liai avec un ingénieur suédois auquel j'achetai une mine d'or qui venait de découvrir récemment. Cet honnête industriel en me vendant sa découverte, pensa sans doute me voler ; il me rendit au contraire un immense service. Sa mine était, je l'avoue, d'une pauvreté invraisemblable, mais rien ne m'obligeait à m'en vanter et, aux yeux des ignorants comme à ceux des personnes éloignées, elle pouvait passer pour la cause première, la base fondamentale de ma fortune.

Vous n'attendez pas de moi, je suppose, des détails sur ma vie au nouveau monde. Les débats ont, sur ce point, très clairement révélé mes antécédents et vous avez pu voir combien on a rendu hommage et à mon habileté et à ma probité dans les affaires. Je fis un peu de tout—je devrais plutôt dire : beaucoup de tout—l'exploitation des mines, le commerce, la commission, la grande industrie. . . finalement, je m'arrêtai aux spéculations de Bourse et je devins banquier. Mon fils Jacques avait hérité de mon intelligence et m'était d'un grand secours dans mes opérations. A cinquante ans j'avais quintuplé la fortune des Maleplaine, je jugeai alors ma tâche accomplie, mon ambition satisfaite. Je résolus de liquider et de retourner en France. En dépit de mes succès en Amérique, j'avais le mal du pays. Depuis longtemps, dois-je

dire, te
ait ces
ar les je
eux où j
ouffert,
un sort.
l'appara
moi la te
Je sui
onnu la
isme qui
arler di
es histo
ois avou
ures. Qu
es souv
vres un
ertaine
a lugubi
faite, et
emords.
Je vais
sprit for
entions,
ermener
ésultat d
oureux j
en peu ai
ments hu
ais. Je
aux "bôn
loi, je st
changer d
t c'est ce
C'est qui
le noble :
éros ; m
ers le m
atalemen
par leur
Paris de
ance me
t de sa fi
ennes v
ant à lei
t de leur
Quelle
i-je épro
quelle sin
ne la cou
bérément
trouvai je
petite et c
ans ? Et l
comme le
pect de ce
un immen
La com
misière. . .
attendait
pour le cl
oin de te
ombre ; é
en voula
après la p
le château